

**Allocution de Monsieur Gilles FABRE
Président de l'Académie de Stanislas**



**Séance plénière des deux Académies de Lorraine
Vendredi 12 mai 2000
Conseil Régional de Lorraine**



Présidence de Monsieur Gérard LONGUET

En préambule à mon allocution, permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de rendre hommage à un élu siégeant dans ce haut lieu du Conseil Régional, membre éminent de l'Académie de Stanislas, Monsieur le Professeur Alain Larcen qui, en octobre 1999, fut élevé à la dignité de Grand Officier de la Légion d'Honneur.

Il serait impardonnable que je ne remercie chaleureusement Monsieur le Président de l'Académie Nationale de Metz et mon prédécesseur à l'Académie de Stanislas, Monsieur le professeur Jean Lanher, pour tout ce qu'ils ont fait pour le rapprochement de nos deux académies créées au Siècle des Lumières. Qu'ils trouvent ici la reconnaissance de l'ensemble de leurs confrères.

Mon ami, Monsieur le professeur Gilbert Rose, président de l'Académie Nationale de Metz, vous a retracé l'historique de nos deux institutions qui, par delà les frontières dessinées par les guerres, ont su rester profondément sœurs et surtout viscéralement françaises.

A l'heure où les barrières s'estompent dans une Europe de l'Ouest enfin apaisée, il ne s'agit certes pas aujourd'hui d'arborer des cocardes nationalistes, témoignages d'un chauvinisme quelque peu désuet, mais de réfléchir pour construire.

Mais nous pouvons tout de même brandir notre langue pour affirmer qu'elle n'est pas un accessoire, une survivance pour autochtones mais bien un des plus beaux fleurons de la culture, une référence dans l'édification appliquée de la civilisation des peuples, une élégance que partageait Diderot avec la grande Catherine de Russie, que Maeterlinck parlait avec fierté, que Samuel Becket préféra même à sa langue maternelle pour nous dire comment attendre Godot.

A l'image de cette Europe stabilisée et ouverte, je ne peux que me féliciter de nos retrouvailles qui sont le symbole d'une unité régionale voulue, confortée car naturelle et nécessaire. L'inverse serait assimilable à de l'indécence.

Il se peut que les citoyens de Saint-Flour se sentent plus ou moins proches de ceux de Clermont-Ferrand, mais quant à nous, nous devons nous reconnaître dans la même et unique appartenance lorraine, parce que nous sommes membres des filles ou des sœurs de l'Académie "française", que notre position géographique nous oblige à une réelle fierté (je n'ai pas dit arrogance) même plus, nous donne le devoir d'être exemplaires au sens premier et fort du terme.

Nous voici unis pour nous connaître et même pour nous reconnaître, pour partager des connaissances et des envies, pour diffuser un savoir, c'est-à-dire un plaisir.

Il va, aujourd'hui plus qu'hier encore, appartenir aux gens de nos générations de faire comprendre cette notion de plaisir liée à la connaissance, à la pratique de la langue française. Le savoir n'étant raisonnable que s'il est utile, c'est-à-dire partagé, à nous d'initier les couches montantes et mêlées de notre Lorraine à la gourmandise de la langue française, à la délectation de l'écriture, au ravissement de la lecture, fournis par des gens d'esprit, les écrivains, les historiens, les scientifiques, les poètes.

Alors oui, le verbe sera le plus beau des cadeaux qu'il faut inoculer à nos enfants et petits enfants, à nos voisins, à nos compatriotes maladroits, timides, trop vite résignés et aux étrangers avides de savoir et de découvrir.

Assurément, notre mission est plus urgente, plus impérieuse et difficile aujourd'hui qu'au siècle dernier, voire qu'il y a trente ans seulement parce que la jeunesse a découvert le pouvoir magique de l'image et la voici qui lit moins, qui n'écrit plus. Pourquoi de longues lettres d'amour quand on peut dire je t'aime par téléphone, quand on peut se confier à un répondeur qui permet aussi des audaces.

Pourquoi lire un journal, un récit historique, une biographie, un poème, une satire quand la télévision vous donne en quelques instants un résumé illustré d'une entreprise humaine de cinquante ans, quand trois phrases vous donnent l'aperçu d'un roman.

Je me garderai bien de faire le procès de ce que certains polémistes ont appelé " les étranges lucarnes ". Je me permets seulement de penser que nous devons dire que l'image n'est qu'une approche qu'un intermédiaire avant d'aller voir plus loin. Il faut qu'elle demeure un déclencheur d'envies en quelque sorte, un provocateur de curiosité.

Déjà, dans les campagnes lorraines, les anciens " couarails " ne sont que des souvenirs de vieilles gens. On ne se retrouve plus le long des comptoirs d'estaminets de villages qui étaient à la fois des confessionnaux, des scènes de théâtres et parfois des arènes qui ont cessé de renvoyer leurs échos. Bientôt on ne parlera plus puisque l'on fera ses achats via Internet, entre deux visites de musées ou d'îles lointaines avec pour guide le disque froid d'un CD ROM.

La mondialisation des connaissances, l'univers à tout moment à portée d'écran, voilà un modernisme, une commodité qui ne se combat pas mais qui peut se canaliser et qui peut s'accompagner d'une recherche qui doit ramener à la plume et à la langue pour un partage, une communion en ce qu'elle a de plus fraternelle.

C'est bien ce que l'on apprenait avec nos sempiternelles rédactions de l'école primaire : " *Racontez votre journée à la campagne* ". Autrement dit, faites-nous partager vos joies, donnez-nous envie de vous accompagner la prochaine fois !

Que nos académies, dans leur nouvelle complicité, deviennent de grandes agences pour organiser de beaux voyages dans la langue française et dans l'aventure des hommes.